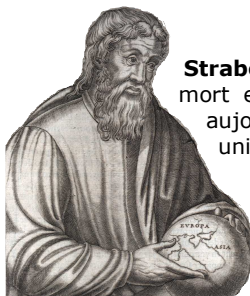


## La Campanie Antique à travers les auteurs grecs et latins



**Strabon** (en grec Στράβων) d'Amasia en Cappadoce, né en 58 av. J.C. et mort entre 21 et 25 après J.C. Il écrivit en grec une Histoire de Rome, aujourd'hui perdue, qui continuait celle de Polybe, et une Géographie universelle en 17 livres, qui nous sont heureusement parvenus.

Strabon, *Geographica*, chap. IV

Parlons d'abord de la Campanie. - A partir de Sinuessa, la côte jusqu'à Misène forme un premier golfe déjà fort grand; puis elle recommence, passé Misène et jusqu'à l'Athenæum, à se creuser de nouveau, formant ainsi, entre ces deux caps, un second golfe encore plus grand que le précédent, et que l'on nomme le Crater. Juste au-dessus du littoral de ces deux golfes, se déploie une plaine d'une fertilité incomparable, et qu'entourent, avec de riantes collines, les hautes montagnes des Samnites et des Osques : c'est là toute la Campanie. S'il faut en croire Antiochus, cette contrée aurait eu pour premiers habitants les Opiques ou Ausones. Les deux noms, on le voit, ne désignaient dans la pensée de cet auteur qu'un seul et même peuple. Polybe, au contraire, indique clairement qu'il entendait sous ces noms deux peuples distincts, quand il dit que la plaine qui borde le Crater était occupée, dans le principe, par les Opiques et les Ausones. Suivant d'autres, la domination des Ausones en ce pays n'aurait fait que succéder à celle des Opiques; puis, le pays aurait passé aux mains d'une tribu appartenant à la nation des Osques, que les Cumaeens auraient ensuite supplantée, mais pour se voir eux-mêmes évincés par les Tyrrhènes, toutes les populations guerrières de l'Italie s'étant naturellement disputé la possession d'une plaine aussi fertile. Les mêmes auteurs nous disent que les Tyrrhènes, une fois maîtres du pays, y fondèrent douze villes, une, entre autres, appelée Capua (Capoue), comme qui dirait la ville capitale, mais que l'excès du bien-être avait fini par jeter tout ce peuple dans la mollesse et qu'il avait dû se retirer alors de la Campanie, comme autrefois des bords du Pô, abandonnant, le pays aux Samnites, qui, eux-mêmes, dans la suite, s'en étaient vu chasser par les Romains. Pour qu'on puisse mieux juger de cette fertilité de la Campanie, j'ajouterai que c'est elle qui produit le plus beau grain connu, j'entends ce pur froment dont on fait l'alica (g-Chondos), sorte de gruau supérieur au riz, supérieur même, on peut dire, à toutes les substances alimentaires qui se tirent des céréales. Quelques auteurs rapportent aussi que, dans certaines parties des plaines de la Campanie, il se fait chaque année deux récoltes d'épeautre, une troisième récolte de panis, parfois même une quatrième récolte de légumes. C'est de la Campanie, qui plus est, que les Romains tirent leurs meilleurs vins, le Falerne, le Statane et le Galène, sans compter le Sorrentin, qui commence à se poser en rival de ces grands vins depuis qu'il a été prouvé, par de récentes expériences, qu'il pouvait, comme les autres, se garder de longues années. Enfin dans tout le canton de Vénafre, contigu aux mêmes plaines, l'huile qu'on récolte a la même supériorité.

### Les côtes de Campanie

[5,4,4] La côte de Campanie à partir de Sinuessa nous offre les villes suivantes. Liternum, où s'élève le tombeau du grand Scipion dit le premier Africain (dégoûté des affaires publiques par des haines ou inimitiés personnelles, Scipion vint en effet finir ici ses jours), Liternum est situé sur une rivière de même nom. Le Vulturne porte également le nom d'une ville bâtie sur ses bords et qui fait suite à Sinuessa: ce fleuve, le même que celui qui passe à Vénafre, traverse toute la Campanie. A ces deux villes succède celle de Cume ou de Cymé, fondée par les Chalcidiens et les Cumaeens, et cela à une époque évidemment très reculée, puisqu'elle est reconnue pour la plus ancienne de toutes les colonies {grecques} de la Sicile et

de l'Italie. Les chefs de l'expédition, Hippoclès de Cume et Mégasthène de Chalcis, étaient convenus entre eux que des deux peuples fondateurs un seul posséderait la nouvelle ville, mais que l'autre aurait l'honneur de lui donner son nom. Et voilà comme il se fait qu'aujourd'hui ladite ville porte le nom de Cume en même temps qu'elle passe pour une colonie de Chalcis. Dès les premiers temps de sa fondation, du reste, on vantait sa richesse et celle des campagnes environnantes, de ces fameux champs Phlégréens, dont la fable a fait le théâtre du combat des Géants, en souvenir apparemment des luttes auxquelles avait donné lieu la possession de terres aussi fertiles. Mais, plus tard, Cume tomba au pouvoir des Campaniens et il n'est sorte de violences et d'outrages que les Grecs, ses habitants, n'aient eu alors à endurer, jusqu'à voir passer leurs femmes dans les bras de leurs vainqueurs. On y retrouve néanmoins aujourd'hui même beaucoup de vestiges de l'organisation primitive, maints usages, religieux et autres, d'origine évidemment grecque. Quelques auteurs dérivent ce nom de Cume du mot grec g-kumata, qui signifie vagues, la côte sur ce point étant effectivement hérissée de rochers et toujours battue par les vents. Ajoutons que le lieu est particulièrement favorable à la pêche du thon. Tout au fond du golfe s'étend un terrain aride et sablonneux, couvert, sur un espace de plusieurs stades, d'arbustes et de broussailles, et connu sous le nom de Forêt gallinarienne : à l'époque où Sextus Pompée souleva la Sicile contre Rome, c'est là que ses lieutenants avaient réuni les équipages recrutés pour lui parmi tous les bandits de l'Italie.

### L'Averne et l'oracle

[5,4,5] Le cap Misène est à une faible distance de Cume; mais il y a encore entre deux le lac Achérusien, sorte de bas fond marécageux habituellement couvert par les eaux de la mer. Au pied même du cap Misène, tout de suite après avoir doublé ce cap, on voit s'ouvrir un port, puis le rivage se creuse de nouveau et plus profondément pour former le golfe sur les bords duquel se trouvent Baies et ces sources thermales devenues le rendez-vous des voluptueux aussi bien que des malades. A Baies succèdent le golfe Lucrin, et, plus intérieurement, le golfe Averne qui fait une véritable presqu'île de tout l'espace compris entre Misène et la ligne oblique tirée depuis ses rivages jusqu'à Cume, vu qu'il ne reste plus {pour relier cet espace de terre au continent} que l'isthme, large à peine de quelques stades, sous lequel passe la route souterraine qui va de l'Averne à Cume et à la mer. Les anciens interprètes de la fable ont placé sur les bords de l'Averne la fameuse scène de l'Évocation des Morts ou de la *Necyomantie* de l'Odyssee : ils affirment qu'il existait là très anciennement un Oracle de ce genre, un *necyomanteum*, et qu'Ulysse était venu le consulter. En réalité, l'Averne est un golfe extrêmement profond jusque près de ses bords, très étroit aussi d'ouverture et qui offre, en outre, les dimensions et la disposition générale d'un port, sans qu'on puisse jamais cependant l'affecter d'une manière utile à un service de cette nature, vu qu'il se trouve séparé de la mer par le Lucrin, autre golfe de grande dimension et tout semé de bas-fonds. Il y a de plus autour de l'Averne une ceinture de hautes montagnes, interrompue seulement là où est l'entrée. Les flancs de ces montagnes, que nous voyons aujourd'hui défrichés et cultivés, étaient couverts anciennement d'une végétation sauvage, gigantesque, impénétrable, qui répandait sur les eaux du golfe une ombre épaisse, rendue plus ténébreuse encore par les terreurs de la superstition. Les gens du pays ajoutaient d'ailleurs ce détail fabuleux qu'aucun oiseau ne pouvait passer au-dessus du golfe sans y tomber aussitôt asphyxié par les vapeurs méphitiques qui s'en exhalent, comme il arrive dans les lieux connus sous le nom de Plutonium. L'Averne n'était même à leurs yeux qu'un de ces Plutonium, et précisément celui auprès duquel la tradition place la demeure des anciens Cimmériens. Si cependant quelqu'un voulait à toute force pénétrer dans le golfe et y naviguer, il devait au préalable offrir aux dieux infernaux un sacrifice propitiatoire, auquel présidaient des prêtres, gardiens et fermiers du

lieu. Près de là, sur le bord de la mer, est une source d'eau douce excellente à boire, mais où l'on s'abstenait généralement de puiser, parce qu'on la regardait comme l'eau même du Styx. Le siège de l'Oracle se trouvait là aussi quelque part, et, de la présence de sources thermales dans les environs, de la présence aussi du lac Achérusien, on inférait que le *Pyriphlégéthon* était proche. Éphore croit au séjour des Cimmériens en ce lieu; suivant lui, ils y habitaient dans des souterrains dits argilles, ils se servaient de chemins couverts pour communiquer ensemble et pour introduire les étrangers jusqu'au siège de l'Oracle, placé également sous terre à une grande profondeur; ils vivaient là de l'extraction des métaux, du produit des réponses de leur Oracle et aussi des subsides qu'ils recevaient des rois de la contrée. Il ajoute qu'en vertu d'une coutume traditionnelle les populations groupées autour du siège de l'Oracle étaient tenues de ne jamais voir le soleil et de ne quitter leurs souterrains que pendant la nuit et que c'est là ce qui a fait dire au poète, en parlant des Cimmériens : « Jamais de ses rayons Phébus ne les éclaire. » Enfin, la nation tout entière aurait été exterminée par un des rois du pays, furieux d'avoir été trompé par l'Oracle, mais l'Oracle même, transporté en d'autres lieux, aurait survécu et subsisterait encore à présent. - Telles sont les traditions que l'antiquité nous a léguées relativement au golfe ou lac Averne. Aujourd'hui, que les forêts qui l'ombrageaient ont été coupées par ordre d'Agrippa, qu'on a bâti partout aux alentours, qu'on a creusé cette voie souterraine des bords de l'Averne à la ville de Cume, on reconnaît que c'étaient là de pures fables. Il semble pourtant qu'en perçant cette voie souterraine et cet autre chemin couvert qui va de Dicæarchie à Neapolis. Cocceius se soit encore guidé d'après la tradition dont nous parlions tout à l'heure et qui a rapport aux Cimmériens {de Baïes}, à moins qu'il n'ait cru, ce qui est possible également, se conformer de la sorte à une coutume ou pratique constante des habitants de la localité.

#### *Le golfe Lucrin et Baïes*

[5,4,6] Le golfe Lucrin, qui, dans le sens de sa largeur, s'étend jusqu'à Baïes, est séparé lui-même par une digue de la mer extérieure. Cette digue est longue de huit stades et a la largeur d'un chariot de grande voie; suivant la tradition, elle aurait été élevée par Hercule, {comme il revenait d'Ibérie} ramenant avec lui les troupeaux de Géryon. Agrippa en a fait récemment exhausser la plate-forme, car, pour peu que la mer fût grosse, elle était toujours balayée par la vague, ce qui rendait le passage de la digue difficile aux piétons. Les embarcations légères ont accès dans le Lucrin : à vrai dire, ce golfe ne saurait servir de mouillage ni d'abri, mais la pêche des huîtres n'est nulle part aussi abondante. Quelques auteurs ont confondu le Lucrin avec le lac Achérusien ; Artémidore, lui, le confond avec l'Averne. Ajoutons, au sujet de Baïes, qu'on dérive son nom de celui de Baius, l'un des compagnons d'Ulysse, comme on dérive du nom {de Misenus} celui du cap Misène. - Suit la côte escarpée de Dicæarchie, et Dicæarchie elle-même : bâtie sur un mamelon au bord de la mer, cette ville ne fut d'abord que l'arsenal maritime de Cume, mais, ayant reçu, à l'époque de l'expédition d'Annibal en Italie, une colonie romaine, elle vit changer son nom en celui de Puteoli, soit à cause des puits {putei}, qui abondent dans les environs, soit, comme certains auteurs le pensent, à cause de la puanteur des eaux, tout le pays jusqu'à Baïes et au territoire de Cume étant rempli de soufrières, de fumaroles et de sources thermales. La même circonstance, suivant quelques géographes, aurait fait donner le nom de Phlegra à toute la campagne de Cume, et il faudrait reconnaître dans ce que nous dit la fable des blessures faites aux Géants par la foudre l'effet pur et simple de ces éruptions volcaniques d'eau et de feu. Avec le temps, l'ancienne Dicæarchie est devenue un emporium considérable, ce qu'elle doit aux vastes bassins qu'une précieuse propriété du sable de cette côte a permis d'y construire : uni, en effet, à de la chaux en proportion convenable, ce sable acquiert une consistance, une dureté incroyable, et l'on n'a qu'à mêler du caillou à ce ciment de chaux et de sable, pour pouvoir bâtir des jetées aussi avant qu'on veut dans la mer et créer ainsi sur des côtes toutes droites des sinuosités ou enfoncements qui deviennent autant d'abris sûrs ouverts aux plus

grands navires du commerce. - Juste au-dessus de la ville s'élève un plateau connu sous le nom de Forum Vulcani et entouré de toutes parts de collines volcaniques, d'où se dégagent, par de nombreux soupiraux, d'épaisses vapeurs extrêmement fétides : de plus, toute la surface de ce plateau est couverte de soufre en poudre, sublimé apparemment par l'action de ces feux souterrains.

#### *Neapolis*

[5,4,7] A Dicæarchie succède Neapolis, ville fondée également par les Cumæens, mais accrue plus tard de nouveaux colons venus en partie de Chalcis, en partie aussi des îles Pithécusses et d'Athènes, ce qui lui fit donner ce nom de Ville-Neuve ou de Neapolis. On voit dans cette ville le tombeau de Parthénopé, l'une des Sirènes, et ses habitants célèbrent encore les jeux gymniques qui furent institués par les premiers colons sur l'ordre d'un oracle. Plus tard, à la suite de discordes intestines, un certain nombre de Campaniens y furent reçus à titre de citoyens et les Néapolites, qui avaient vu leurs propres frères devenir volontairement pour eux des étrangers, en furent réduits à traiter en frères leurs plus mortels ennemis : on a la preuve de ce fait rien que par les noms de leurs démarques ou tribuns, car ces noms, exclusivement grecs dans les commencements, finissent par être indifféremment grecs ou campaniens. Ce sont, toutefois, les mœurs grecques qui ont laissé le plus de traces dans cette ville, et, aujourd'hui, bien qu'elle soit devenue toute romaine, elle conserve encore ses gymnases, ses éphébies et ses phratries, les dénominations y sont généralement grecques et les jeux quinquennaux qu'on y célèbre, et qui consistent en luttes gymniques et en concours de musique (ces concours durent plusieurs jours de suite), peuvent rivaliser avec ce que la Grèce offre de plus brillant en ce genre. Une voie souterraine existe ici comme à Cume : percée à travers la montagne qui sépare Neapolis de Dicæarchie, cette voie a plusieurs stades de longueur et assez de largeur pour que deux chars puissent s'y croiser aisément; de plus, on a pratiqué sur le flanc de la montagne de nombreuses ouvertures, et, de la sorte, malgré l'extrême profondeur du souterrain, il y pénètre encore assez de jour pour l'éclairer. Enfin Neapolis possède des sources thermales et un établissement de bains qui, tout en égalant celui de Baïes, est loin pourtant d'être aussi fréquenté; car de tous les palais qui se sont élevés à Baïes les uns à côté des autres il s'est formé une nouvelle ville aussi considérable déjà que Dicæarchie. Ce qui explique, au reste, cette persistance des mœurs grecques à Neapolis, c'est que tous les {Grecs}, qui ont gagné à Rome un peu d'argent, soit dans l'enseignement des lettres, soit dans toute autre profession, et qui, à cause de leur grand âge ou de leurs infirmités, n'aspirent plus qu'à finir leurs jours en repos, choisissent cette ville comme lieu de retraite préférablement à toute autre. Il n'est même pas rare de voir des Romains, par goût aussi pour la vie douce et tranquille, suivre cette foule d'émigrants qu'attirent à Neapolis les mœurs et les habitudes grecques, se passionner pour le séjour de cette ville et s'y fixer définitivement.

#### *Herculanum, Pompeia et Sorrente*

[5,4,8] La forteresse d'Herculanum touche, on peut dire, à Neapolis : elle occupe un promontoire qui avance dans la mer de façon à recevoir en plein le souffle du Lips ou Africus et cette exposition admirable en rend le séjour particulièrement sain. Ce sont les Osques qui ont été les premiers habitants d'Herculanum ainsi que de Pompeia, ville située sur la côte à la suite d'Herculanum et tout près du fleuve Sarnus; les Tyrrhènes et les Pélasges ont ensuite occupé ces deux villes, mais pour faire place eux-mêmes aux Samnites, qui ont fini à leur tour par se voir chassés de ces fortes positions. Les habitants de Nole, de Nucérie et d'Acerres, ville dont le nom rappelle une localité des environs de Crémone, ont, dans Pompeia, un port commun, et, dans le fleuve qui y passe, dans le Sarnus, une voie commode pour l'importation et l'exportation des marchandises. Les villes que nous venons de nommer sont toutes situées au pied du Vésuve, montagne élevée, dont toute la superficie, à l'exception du sommet, est

couverte des plus riches cultures. Quant au sommet, qui offre en général une surface plane et unie, il est partout également stérile; le sol y a l'aspect de la cendre et laisse voir par endroits la roche même, percée, criblée de mille trous, toute noircie, qui plus est, et comme rongée par le feu, ce qui porte à croire naturellement que la montagne est un ancien volcan, dont les feux, après avoir fait éruption par ces ouvertures comme par autant de cratères, se seront éteints faute d'aliment. On peut croire aussi, par analogie, que la fertilité incomparable des terres environnantes est due à cette même cause, puisque l'excellence des vignobles de Catane est généralement attribuée à ce qu'une partie des terres qui entourent cette ville a été couverte des cendres provenant de la décomposition de la lave vomie par l'Etna. La lave, en effet, contient une sorte d'engrais qui, pénétrant le sol, commence par le brûler, mais y active ensuite la végétation : tant que cet engrais est en excès, le sol n'est, à proprement parler, qu'une matière combustible, analogue à toutes les substances sulfureuses, mais peu à peu l'engrais s'épuise, il devient moins brûlant, se réduit en cendres, et à la période de combustion succède alors pour le sol une période de production et de fertilité. Immédiatement après Pompeia s'offre à nous Sorrente, ville d'origine campanienne, d'où part le promontoire Athenæum, ou, comme on l'appelle quelquefois, la pointe des Sirénuses, A l'extrémité dudit promontoire s'élève un temple d'Athéné ou de Minerve, fondé naguère par Ulysse. De là à l'île de Caprée le trajet est court. Que si maintenant l'on double l'Athenæum, on aperçoit devant soi le groupe des Sirènes, petites îles désertes et rocheuses. Du côté de Sorrente, l'Athenæum nous offre un autre temple avec différents monuments votifs d'une époque fort ancienne et qui attestent la vénération particulière que les populations voisines ont toujours eue pour ce lieu.



**Vitruve** en latin Marcus Vitruvius Pollio (v. 70 av. J.-C. - v. 25 av. J.-C.) est probablement né à Formiæ (l'actuelle Formia) en Italie.

Il fut ingénieur d'artillerie au service de l'empereur romain Auguste.

Ce constructeur de l'époque de César est l'auteur du célèbre traité « De architectura » où il décrit, en dix livres, l'état de l'Architecture de son époque, ainsi que de nombreux bâtiments du monde romain.

Ce traité constitue un précieux témoignage sur l'art de son époque (il n'existait pas alors de distinction entre l'artisan et l'artiste), et un traité d'harmonie entre l'homme et les lois immuables de la nature. Dédiés à Auguste, il le seul traité antique qui nous soit parvenu sur ce sujet. Il a ensuite servi de fondement théoriques aux architectes de toutes les époques. Son ouvrage fut très utilisé, notamment à partir de la Renaissance.



Vitruve, *De architectura* (De l'architecture), Livre II, Chapitre 6 : [2,6] 6. De la pouzzolane

Il existe une espèce de poudre à laquelle la nature a donné une propriété admirable. Elle se trouve au pays de Baïes et dans les terres des municipes qui entourent le mont Vésuve. Mêlée avec la chaux et le moellon, non seulement elle donne de la solidité aux édifices ordinaires, mais encore les môles qu'elle sert à construire dans la mer acquièrent sous l'eau une grande consistance. Voici comment j'en explique la cause. Sous ces montagnes et dans tout ce territoire, il y a un grand nombre de fontaines bouillantes ; elles n'existeraient pas, s'il ne se trouvait au fond de la terre de grands feux produits par des masses de soufre, ou d'alun,

ou de bitume en incandescence. La vapeur qui s'exhale de ces profonds réservoirs de feu et de flamme, se répandant brûlante par les veines de la terre, la rend légère, et le tuf qui en est produit est aride et spongieux. Ainsi, lorsque ces trois choses que produit de la même manière la violence du feu, viennent par le moyen de l'eau à se mêler et à ne plus faire qu'un seul corps, elles se durcissent promptement ; et prennent une solidité telle, que ni les flots de la mer ni la poussée des eaux ne peuvent les désunir. Une chose peut faire juger que de grands feux se trouvent dans ces localités, ce sont les grottes creusées dans les montagnes de Cumès et de Baïes pour servir d'étuves. Une vapeur chaude produite par la violence du feu, s'élevant des entrailles de la terre, qu'elle pénètre, vient se répandre dans ces lieux, et est d'une très grande utilité pour ceux dont elle provoque la sueur. On rapporte aussi qu'anciennement le Vésuve sentit croître dans ses flancs des feux excessifs, et vomit la flamme sur les campagnes d'alentour. De cet embrasement sont venues ces pierres spongieuses qu'on appelle pierres ponces pompéiennes, auxquelles, le feu, en les cuisant, a ôté leur qualité première, pour leur donner, selon toute probabilité, celle qu'elles ont aujourd'hui. L'espèce de pierre ponce qu'on retire de ce lieu ne se rencontre qu'aux environs de l'Etna, dans les montagnes de Mysie, et sans doute dans quelques autres lieux dont la position est analogue : les Grecs l'appellent *Catacecaumene*. Si donc on trouve dans ces endroits des fontaines d'eau bouillante ; s'il y a dans les grottes de ces montagnes des vapeurs chaudes ; si, comme nous l'apprend l'antiquité, des flammes se sont autrefois répandues sur ces contrées, tout porte à croire que la violence du feu a enlevé au tuf et à la terre, comme il le fait à la chaux dans les fours, leurs principes humides. D'où il faut conclure que des matières entièrement différentes, quand elles ont été soumises à l'action du feu, et qu'elles ont acquis une même propriété, c'est-à-dire cette sécheresse chaude qui leur fait si promptement absorber l'eau dont on les mouille, s'échauffent par la force de la chaleur que contiennent tous les corps, se lient avec ténacité, et ne tardent pas à acquérir une dureté extraordinaire. Ce raisonnement trouvera sans doute des contradicteurs : car, puisqu'il existe en Étrurie un grand nombre de fontaines d'eaux chaudes, pourquoi n'y trouve-t-on pas cette poudre qui donne sous l'eau tant de solidité à la maçonnerie ? Qu'on veuille bien, avant de me condamner, entendre mon opinion à ce sujet. Dans toutes les contrées, dans tous les pays, les terres, non plus que les pierres, ne sont pas de même nature : ici vous trouvez une terre franche, là un terrain où abonde le sable ou le gravier ; ailleurs du sablon. Autant de contrées, autant de terrains qui vous offrent des différences totales. C'est ce dont vous pouvez parfaitement vous convaincre en examinant cette partie de l'Italie et de l'Étrurie qu'embrasse le mont Apennin : on y trouve presque partout de la pouzzolane ; au delà, vers la mer Adriatique, il n'y en a point du tout. En Asie, en Asie et dans les pays d'outre-mer, on en ignore jusqu'au nom. Il peut donc arriver que tous les lieux où l'on voit jaillir de nombreuses fontaines d'eaux chaudes ne présentent pas les mêmes particularités : la nature, sans consulter la volonté de l'homme, étale partout où il lui plaît une fécondité aussi riche que variée. Ainsi, aux lieux où les montagnes sont formées non de terre, mais de rochers, la violence du feu, en pénétrant au travers, les brûle et consume tout ce qu'il y a de mou, de tendre, sans avoir d'action sur les parties dures : de sorte que dans la Campanie, la terre brûlée devient cendre ; en Étrurie, les roches calcinées produisent le carboncle. Ces deux matières sont excellentes pour la maçonnerie ; mais l'une vaut mieux pour les constructions qui se font sur terre, l'autre pour celles qui se font dans la mer. Or, cette matière dont la nature est plus molle que celle du tuf, plus solide que celle de la terre, quand elle est brûlée par la force de la vapeur, forme dans quelques endroits cette espèce de sable qu'on appelle carboncle.





**Pline le Jeune** (en latin Caius Plinius Caecilius Secundus) est un écrivain et homme politique romain né vers 61 à Côme dans le nord de l'Italie et mort vers 114, sûrement dans la région de Bithynie. Il vécut ainsi sous les règnes successifs de 5 empereurs : Vespasien, Titus, Domitien, Nerva et Trajan.

Neveu de Pline l'Ancien, Pline le Jeune est éduqué par ce dernier. Après une éducation à Côme puis à Rome, il devient avocat et entre dans l'ordre sénatorial. Il débute ensuite le *cursus honorum* : questeur, tribun de la plèbe, préteur puis préfet de la trésorerie militaire. Il atteint alors le sommet des honneurs en étant nommé consul suffectus' en l'an 100, puis sénateur.

Son 'Panégyrique de Trajan', discours prononcé lors de sa nomination au consulat, est un éloge de l'empereur Trajan et un chef-d'oeuvre rhétorique. L'oeuvre épistolaire de Pline est également une source précieuse et permet de comprendre l'administration romaine de l'époque mais aussi la catastrophe de Pompéi grâce à deux lettres envoyées à l'historien Tacite.

Pline le Jeune, *Epistulae* (Lettres) , Livre VI, lettre XVI

[6,16] XVI. - Pline à Tacite.

Vous me demandez des détails sur la mort de mon oncle. afin d'en transmettre plus fidèlement le récit à la postérité. Je vous en remercie : car je ne doute pas qu'une gloire impérissable ne s'attache à ses derniers moments, si vous en retracez l'histoire. Quoique dans un désastre qui a ravagé la plus belle contrée du monde, il ait péri avec des peuples et des villes entières, victime d'une catastrophe mémorable qui doit éterniser sa mémoire; quoiqu'il ait élevé lui-même tant de monuments durables de son génie, l'immortalité de vos ouvrages ajoutera beaucoup à celle de son nom. Heureux les hommes auxquels les dieux ont accordé le privilège de faire des choses dignes d'être écrites, ou d'en écrire qui soient dignes d'être lues ! plus heureux encore ceux auxquels ils ont départi ce double avantage! Mon oncle tiendra son rang parmi les derniers, et par vos écrits et par les siens. J'entreprends donc volontiers la tâche que vous m'imposez, ou plutôt, je la réclame.

Il était à Misène où il commandait la flotte. Le neuvième jour avant les calendes de septembre, vers la septième heure, ma mère l'avertit qu'il paraissait un nuage d'une grandeur et d'une forme extraordinaire. Après sa station au soleil et son bain d'eau froide, il s'était jeté sur un lit où il avait pris son repas ordinaire, et il se livrait à l'étude. Il demande ses sandales et monte en un lieu d'où il pouvait aisément observer ce phénomène. La nuée s'élançait dans l'air, sans qu'on pût distinguer à une si grande distance de quelle montagne elle sortait. L'événement fit connaître ensuite que c'était du mont Vésuve. Sa forme approchait de celle d'un arbre, et particulièrement d'un pin : car, s'élevant vers le ciel comme sur un tronc immense, sa tête s'étendait en rameaux. Peut-être le souffle puissant qui poussait d'abord cette vapeur ne se faisait-il plus sentir; peut-être aussi le nuage; en s'affaiblissant ou en s'affaissant sous son propre poids, se répandait-il en surface. Il paraissait tantôt blanc, tantôt sale et tacheté, selon qu'il était chargé de cendre ou de terre.

Ce phénomène surprit mon oncle, et, dans son zèle pour la science, il voulut l'examiner de plus près. Il fit appareiller un navire liburnien, et me laissa la liberté de le suivre. Je lui répondis que j'aimais mieux étudier; il m'avait par hasard donné lui-même quelque chose à écrire, Il sortait de chez lui, lorsqu'il reçut un billet de Rectine, femme de Césius Bassus. Effrayée de l'imminence du péril (car sa villa était située au pied du Vésuve, et l'on ne pouvait s'échapper que par la mer), elle le pria de lui porter secours. Alors il change de but,

et poursuit par dévouement ce qu'il n'avait d'abord entrepris que par le désir de s'instruire. Il fait préparer des quadrirèmes, et y monte lui-même pour aller secourir Rectine et beaucoup d'autres personnes qui avaient fixé leur habitation sur cette côte riante. Il se rend à la hâte vers des lieux d'où tout le monde s'enfuyait; il va droit au danger, la main au gouvernail, l'esprit tellement libre de crainte, qu'il décrivait et notait tous les mouvements, toutes les formes que le nuage ardent présentait à ses yeux.

Déjà sur ses vaisseaux volait une cendre plus épaisse et plus chaude, à mesure qu'ils approchaient; déjà tombaient autour d'eux des éclats de rochers, des pierres noires, brûlées et calcinées par le feu ; déjà la mer, abaissée tout à coup, n'avait plus de profondeur, et les éruptions du volcan obstruaient le rivage. Mon oncle songea un instant à retourner ; mais il dit bientôt au pilote qui l'y engageait : "La fortune favorise le courage. Menez-nous chez Pomponianus". Pomponianus était à Stabie, de l'autre côté d'un petit golfe, formé par la courbure insensible du rivage. Là, à la vue du péril qui était encore éloigné, mais imminent, car il s'approchait par degrés, Pomponianus avait transporté tous ses effets sur des vaisseaux, et n'attendait, pour s'éloigner, qu'un vent moins contraire. Mon oncle, favorisé par ce même vent, aborde chez lui, l'embrasse, calme son agitation, le rassure, l'encourage; et, pour dissiper, par sa sécurité, la crainte de son ami, il se fait porter au bain. Après le bain, il se met à table, et mange avec gaieté, ou, ce qui ne suppose pas moins d'énergie, avec les apparences de la gaieté.

Cependant, de plusieurs endroits du mont Vésuve, on voyait briller de larges flammes et un vaste embrasement dont les ténèbres augmentaient l'éclat. Pour calmer la frayeur de ses hôtes, mon oncle leur disait que c'étaient des maisons de campagne abandonnées au feu par les paysans effrayés. Ensuite, il se livra au repos, et dormit réellement d'un profond sommeil, car on entendait de la porte le bruit de sa respiration que sa corpulence rendait forte et retentissante. Cependant la cour par où l'on entrait dans son appartement commençait à s'encombrer tellement de cendres et de pierres, que, s'il y fût resté plus longtemps, il lui eût été impossible de sortir. On l'éveille. Il sort, et va rejoindre Pomponianus et les autres qui avaient veillé. Ils tiennent conseil, et délibèrent s'ils se renfermeront dans la maison, ou s'ils erreront dans la campagne : car les maisons étaient tellement ébranlées par les effroyables tremblements de terre qui se succédaient, qu'elles semblaient arrachées de leurs fondements, poussées dans tous les sens, puis ramenées à leur place. D'un autre côté, on avait à craindre, hors de la ville, la chute des pierres, quoiqu'elles fussent légères et minées par le feu. De ces périls, on choisit le dernier. Chez mon oncle, la raison la plus forte prévalut sur la plus faible; chez ceux qui l'entouraient, une crainte l'emporta sur une autre. Ils attachent donc avec des toiles des oreillers sur leurs têtes : c'était une sorte d'abri contre les pierres qui tombaient.

Le jour recommençait ailleurs ; mais autour d'eux régnait toujours la nuit la plus sombre et la plus épaisse, sillonnée cependant par des lueurs et des feux de toute espèce. On voulut s'approcher du rivage pour examiner si la mer permettait quelque tentative ; mais on la trouva toujours orageuse et contraire. Là mon oncle se coucha sur un drap étendu, demanda de l'eau froide, et en but deux fois. Bientôt des flammes et une odeur de soufre qui en annonçait l'approche, mirent tout le monde en fuite, et forcèrent mon oncle à se lever. Il se lève appuyé sur deux jeunes esclaves, et au même instant il tombe mort. J'imagine que cette épaisse vapeur arrêta sa respiration et le suffoqua. Il avait naturellement la poitrine faible, étroite et souvent haletante. Lorsque la lumière reparut (trois jours après le dernier qui avait lui pour mon oncle), on retrouva son corps entier, sans blessure. Rien n'était changé dans l'état de son vêtement, et son attitude était celle du sommeil plutôt que de la mort.

Pendant ce temps, ma mère et moi nous étions à Misène. Mais cela n'intéresse plus l'histoire, et vous n'avez voulu savoir que ce qui concerne la mort de mon oncle. Je finis donc,

et je n'ajoute plus qu'un mot : c'est que je ne vous ai rien dit, que je n'aie vu ou que je n'aie appris dans ces moments où la vérité des événements n'a pu encore être altérée. C'est à vous de choisir ce que vous jugerez le plus important. Il est bien différent d'écrire une lettre ou une histoire; d'écrire pour un ami, ou pour le public. Adieu.

Pline le Jeune, *Epistulae* (Lettres), Livre VI, lettre XX

*Pline à Tacite.*

La lettre où je vous ai donné les détails que vous me demandiez sur la mort de mon oncle, vous a inspiré, me dites-vous, le désir de connaître les alarmes et les dangers même auxquels je fus exposé à Misène où j'étais resté; car c'est là que j'avais interrompu mon récit. Quoique ce souvenir me saisisse d'horreur, J'obéirai.

Après le départ de mon oncle, je continuai l'étude qui m'avait empêché de le suivre. Vint ensuite le bain, le repas, je dormis quelques instants d'un sommeil agité. Depuis plusieurs jours, un tremblement de terre s'était fait sentir. Il nous avait peu effrayés, parce qu'on y est habitué en Campanie. Mais il redoubla cette nuit avec tant de violence, qu'on eût dit, non seulement une secousse, mais un bouleversement général. Ma mère se précipita dans ma chambre. Je me levais pour aller l'éveiller, si elle eût été endormie. Nous nous assîmes dans la cour qui ne forme qu'une étroite séparation entre la maison et la mer. Comme je n'avais que dix-huit ans, je ne sais si je dois appeler fermeté ou imprudence ce que je fis alors. Je demandai un Tite-Live. Je me mis à le lire, comme dans le plus grand calme, et je continuai à en faire des extraits. Un ami de mon oncle, récemment arrivé d'Espagne pour le voir, nous trouva assis, ma mère et moi. Je lisais. Il nous reprocha, à ma mère son sang-froid, et à moi ma confiance. Je n'en continuai pas moins attentivement ma lecture.

Nous étions à la première heure du jour, et cependant on ne voyait encore qu'une lumière faible et douteuse. Les maisons, autour de nous, étaient si fortement ébranlées, qu'elles étaient menacées d'une chute infaillible dans un lieu si étroit, quoiqu'il fût découvert. Nous prenons enfin le parti de quitter la ville. Le peuple épouvanté s'enfuit avec nous ; et comme, dans la peur, on met souvent sa prudence à préférer les idées d'autrui aux siennes, une foule immense nous suit, nous presse et nous pousse. Dès que nous sommes hors de la ville, nous nous arrêtons; et là, nouveaux phénomènes, nouvelles frayeurs. Les voitures que nous avions emmenées avec nous, étaient, quoiqu'en pleine campagne, entraînées dans tous les sens, et l'on ne pouvait, même avec des pierres, les maintenir à leur place. La mer semblait refoulée sur elle-même, et comme chassée du rivage par l'ébranlement de la terre. Ce qu'il y a de certain, c'est que le rivage était agrandi, et que beaucoup de poissons étaient restés à sec sur le sable. De l'autre côté, une nuée noire et horrible, déchirée par des tourbillons de feu, laissait échapper de ses flancs entr'ouverts de longues traînées de flammes, semblables à d'énormes éclairs.

Alors l'ami dont j'ai parlé revint plus vivement encore à la charge. Si votre frère, si votre oncle est vivant, nous dit-il, il veut sans doute que vous vous sauviez; et, s'il est mort, il a voulu que vous lui surviviez. Qu'attendez-vous donc pour partir? Nous lui répondîmes que nous ne pourrions songer à notre sûreté, tant que nous serions incertains de son sort. A ces mots, il s'élança, et cherche son salut dans une fuite précipitée. Presque aussitôt après la nue s'abaisse sur la terre et couvre les flots. Elle déroba à nos yeux l'île de Caprée, qu'elle enveloppait, et nous cachait la vue du promontoire de Misène. Ma mère me conjure, me presse, m'ordonne de me sauver, de quelque manière que ce soit. Elle me dit que la fuite est facile à mon âge; que pour elle, affaiblie et appesantie par les années, elle mourrait contente, si elle n'était pas cause de ma mort. Je lui déclare qu'il n'y a de salut pour moi qu'avec elle. Je

lui prends la main, je la force à doubler le pas. Elle m'obéit à regret, et s'accuse de ralentir ma marche.

La cendre commençait à tomber sur nous, quoiqu'en petite quantité. Je tourne la tête, et j'aperçois derrière nous une épaisse fumée qui nous suivait en se répandant sur la terre comme un torrent. Pendant que nous voyons encore, quittons le grand chemin, dis-je à ma mère, de peur d'être écrasés dans les ténèbres par la foule qui se presse sur nos pas. A peine nous étions-nous arrêtés, que les ténèbres s'épaissirent encore. Ce n'était pas seulement une nuit sombre et chargée de nuages, mais l'obscurité d'une chambre où toutes les lumières seraient éteintes. On n'entendait que les gémissements des femmes, les plaintes des enfants, les cris des hommes. L'un appelait son père, l'autre son fils, l'autre sa femme; ils ne se reconnaissaient qu'à la voix. Celui-ci s'alarmait pour lui-même, celui-là pour les siens. On en vit à qui la crainte de la mort faisait invoquer la mort même. Ici on levait les mains au ciel ; là on se persuadait qu'il n'y avait plus de dieux, et que cette nuit était la dernière, l'éternelle nuit qui devait ensevelir le monde. Plusieurs ajoutaient aux dangers réels des craintes imaginaires et chimériques. Quelques-uns disaient qu'à Misène tel édifice s'était écroulé, que tel autre était en feu: bruits mensongers qui étaient accueillis comme des vérités.

Il parut une lueur qui nous annonçait, non le retour de la lumière, mais l'approche du feu qui nous menaçait. Il s'arrêta pourtant loin de nous. L'obscurité revint. La pluie de cendres recommença plus forte et plus épaisse. Nous nous levions de temps en temps pour secouer cette masse qui nous eût engloutis et étouffés sous son poids. Je pourrais me vanter qu'au milieu de si affreux dangers, il ne m'échappa ni une plainte ni une parole qui annonçât de la faiblesse; mais j'étais soutenu par cette pensée déplorable et consolante à la fois, que tout l'univers périssait avec moi. Enfin cette noire vapeur se dissipa, comme une fumée ou comme un nuage. Bientôt après nous revîmes le jour et même le soleil, mais aussi blafard qu'il apparaît dans une éclipse. Tout se montrait changé à nos yeux troublés encore. Des monceaux de cendres couvraient tous les objets, comme d'un manteau de neige.

Nous retournâmes à Misène. Chacun s'y rétablit de son mieux, et nous y passâmes une nuit entre la crainte et l'espérance. Mais la crainte l'emportait toujours, car le tremblement de terre continuait. La plupart, égarés par de terribles prédictions, aggravaient leurs infortunes et celles d'autrui. Cependant, malgré nos périls passés et nos périls futurs, il ne nous vint pas la pensée de nous éloigner, avant d'avoir appris des nouvelles de mon oncle. Vous lirez ces détails; mais vous ne les ferez point entrer dans votre ouvrage. Ils ne sont nullement dignes de l'histoire; et, si vous ne les trouvez pas même convenables dans une lettre, ne vous en prenez qu'à vous seul qui les avez exigés. Adieu.





**Ovide** (Publius Ovidius Naso) poète latin né en 43 av. J.C. et mort en 17 après J.C.. Son recueil des *Métamorphoses* comprend 15 livres (près de douze mille vers) qui décrivent la naissance et l'histoire du monde gréco-romain jusqu'à l'époque de l'empereur Auguste.

Ovide, *Métamorphoses*, Livre XIV, vers 101-153 : La Sibylle

Après avoir franchi ces îles, et laissé à droite les murs de Parthénope, à gauche le tombeau du trompette Misène, Énée aborde aux rivages de Cumes, qu'infecte l'algue marécageux. Il pénètre dans l'ancre de la Sibylle antique, et la prie de le conduire, par l'Averne, auprès des mânes de son père. La Sibylle lève enfin les yeux qu'elle a longtemps tenus baissés vers la terre, et, pleine du dieu qui l'agite et l'inspire :

"Tu demandes, dit-elle, de grandes choses, héros célèbre dont le bras s'est signalé par l'épée, dont la piété a été éprouvée dans les flammes.

Mais rassure-toi, ta prière est accordée. Je vais te conduire : tu verras les demeures de l'Élysée, et les derniers royaumes du monde, et l'ombre de ton père. Il n'est point de chemin inaccessible à la vertu." Elle dit, et, montrant le rameau d'or dans la forêt de la déesse de l'Averne, elle commande au héros de le détacher du tronc : il obéit, et vit les richesses du formidable Pluton, les mânes de ses aïeux, et la vieille ombre du magnanime Anchise. Il connut les lois de l'empire des morts, et les dangers qui l'attendaient dans de nouvelles guerres

Revenant sur ses pas, toujours guidé par la Sibylle, Énée trompe, en s'entretenant avec elle, la fatigue du retour.

Tandis qu'à travers d'épais crépuscules, il poursuit cet horrible chemin : "Que tu sois, dit-il, une déesse favorable aux mortels, ou que tu sois seulement une mortelle agréable aux dieux, je t'honorerai toujours comme une divinité, et je reconnaitrai que, par toi, j'ai pu descendre aux sombres lieux où règne la mort, et m'échapper vivant de son empire. Pour des bienfaits si grands, dès que j'aurai revu la lumière des cieux, j'élèverai des temples en ton honneur, et l'encens fumera sur tes autels."

La Sibylle le regarde, soupire, et dit :

"Je ne suis point déesse : ne juge point digne de l'honneur de l'encens une faible mortelle. Et, afin qu'ignorant mon destin, tu ne t'égaras, apprends qui je suis.

L'immortalité m'était promise par Apollon, des jours sans fin m'étaient offerts pour prix de ma virginité. Mais, tandis qu'il espère, et que, par ses dons, il cherche à me séduire : "Choisis, dit-il, vierge de Cumes, forme des vœux, et tes vœux seront accomplis." Je lui montre du sable amassé dans ma main, et je le prie, insensée que j'étais, de m'accorder des années égales en nombre à ces grains de poussière. J'oubliai de demander, en même temps, le don de ne point vieillir ; cependant il me l'offrait, il me promettait une jeunesse éternelle, si je voulais répondre à ses désirs. Je rejetai les dons d'Apollon, et je suis vierge encore. Mais l'âge le plus heureux a fui ; la pesante vieillesse est venue d'un pas chancelant, et je dois la supporter longtemps ; car, quoique déjà sept siècles se soient écoulés devant moi, il me reste à voir encore trois cents moissons et trois cents vendanges, avant que mes années égalent en nombre les grains de sable qui mesurent ma vie. Le temps viendra où un plus long âge raccourcira mon corps, où, consumés par la vieillesse, mes membres seront réduits à la plus légère étendue. Alors je ne paraîtrai avoir pu ni charmer un dieu, ni mériter de lui plaire.

Peut-être Apollon lui-même ne me reconnaitra plus, ou il niera de m'avoir aimée. Et

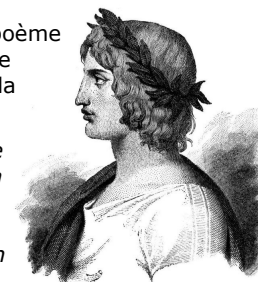
tel sera mon changement, qu'invisible à tous les yeux, je ne serai connue que par la voix : les destins me laisseront la voix."

Tandis que la Sibylle parlait ainsi, le héros troyen, traversant les chemins profonds de l'Averne, sort enfin du royaume des morts, et rentre dans la ville de Cumes. Il fait aux dieux les sacrifices accoutumés, et aborde au rivage qui ne portait pas encore le nom de sa nourrice.



**Virgile**, poète latin (v. 70-19 av. J.-C.). Auteur du plus célèbre poème épique de la littérature latine, l'*Énéide*, qui raconte le voyage d'Énée de Troie jusqu'aux rives du Latium et les origines légendaires de la fondation de Rome.

Au début du livre VI, Énée aborde à Cumes et se rend au temple d'Apollon pour y rencontrer la Sibylle, la prophétesse qui le fera pénétrer aux Enfers, dont ils parcourront les différentes régions, lui permettant ainsi de revoir son père Anchise et de découvrir son avenir et ses successeurs : Romulus, Pompée, Jules César et enfin Auguste. Dans ce passage, Énée aborde l'ancre de la Sibylle.



Virgile, *Énéide*, VI, vers 42-155

Dans l'immense flanc de la roche euboïque est creusé un ancre, où conduisent cent larges accès, cent portes, d'où surgissent autant de voix, les réponses de la Sibylle.

6, 45 On était arrivé au seuil, lorsque la vierge déclara : "C'est le moment d'interroger les destins ; le dieu, voici le dieu !" Pendant qu'elle parlait ainsi devant les portes, subitement ses traits et son teint se décomposent, ses cheveux se dénouent ; mais sa poitrine se fait haletante, son cœur sauvage se gonfle de rage, et elle apparaît plus grande ;

6, 50 sa voix n'est plus d'une mortelle, quand l'atteint le souffle puissant du dieu maintenant tout proche. "Tu tardes à faire tes vœux et tes prières, Énée de Troie ? Tu tardes ? Mais sans cela les grandes bouches de la demeure frappée d'épouvante ne s'entrouvriraient pas". Sur ce, elle se tut. Un frisson glacé parcourt jusqu'aux os les membres

6, 55 des durs Teucères et, du fond de sa poitrine, le roi exhale cette prière : "Phébus, qui toujours eus pitié des lourdes épreuves de Troie, qui guidas les traits et les mains du Dardanien Pâris contre le corps de l'Éacide, j'ai parcouru, sous ta conduite, tant de mers voisinant d'immenses terres ; j'ai visité, au fond de leurs retraites,

6, 60 les peuples des Massyles et les territoires bordant les Syrtes : maintenant enfin, nous touchons les rives de la fuyante Italie. Puisse la fortune de Troie, qui nous poursuit, s'être arrêtée ici ; vous aussi, désormais, vous pouvez épargner la nation de Pergame, vous tous, dieux et déesses, qui avez eu à souffrir d'Ilion

6, 65 et de l'immense gloire de la Dardanie. Toi aussi, très sainte prophétesse, qui possèdes la prescience de l'avenir, accorde-moi (je ne demande pas un royaume que ne me doit pas ma destinée) d'installer les Teucères au Latium, avec les dieux errants de Troie et leurs divinités fugitives. Alors, en l'honneur de Phébus et de Trivia, j'instaurerai un temple

6, 70 fait de marbre dur, et des jours de fête consacrés à Phébus. Toi aussi, un vaste sanctuaire t'attend dans notre royaume : j'y installerai tes oracles et les destins secrets annoncés à mon peuple, et j'y affecterai des hommes choisis, ô vénérable prophétesse. Seulement ne confie pas tes chants aux feuilles,

6, 75 de peur qu'ils ne s'envolent, jouets agités par les vents; chante-les toi-même, je t'en prie". Fermant la bouche, il cessa de parler. Mais, dans son antre, ne subissant pas encore de Phébus l'immense emprise, la prêtresse s'agite, comme si elle pouvait secouer de sa poitrine le grand dieu, qui de plus belle harcèle sa bouche écumante,

6, 80 dompte son coeur farouche, et la maîtrise en la pressant. Et déjà les cent immenses portes de sa demeure se sont ouvertes d'elles-mêmes et transmettent à travers les airs les réponses de la prophétesse : "Ô toi qui as enfin triomphé des grands périls de la mer (des dangers plus graves t'attendent sur terre), les Dardanides

6, 85 parviendront au royaume de Lavinium (ôte ce souci de ton coeur), mais ils souhaiteront aussi n'y être pas venus. Je vois des guerres, d'horribles guerres, et le Thybris écumant d'un sang abondant. Ni le Simois, ni le Xanthe, ni le camp des Doriens ne manqueront; déjà, né lui aussi d'une déesse, un nouvel Achille est né pour le Latium,

6, 90 et Junon acharnée contre les Troyens ne sera jamais bien éloignée, tandis que toi, dans ta détresse, tu iras en suppliant solliciter tant de nations d'Italie, ou tant de cités ! La cause d'un si grand malheur pour les Teucères, ce sera à nouveau une épouse étrangère, à nouveau, un mariage exotique.

6, 95 Toi, ne cède pas devant les malheurs, mais, au contraire, avec plus d'audace pars sur la route que te permettra la Fortune. La première voie du salut (ce que tu imagines très peu) te sera ouverte grâce à une ville grecque". C'est en ces termes sortant du sanctuaire que la Sibylle de Cumès chante d'effroyables secrets et mugit ses réponses dans son antre,

6, 100 enrobant le vrai d'obscurités : contre cette femme en fureur, Apollon agite ces freins, retournant les aiguillons dans son coeur. Une fois sa fureur retombée et la rage de sa bouche apaisée, le héros Énée commence : "Aucune de mes épreuves, ô vierge, ne surgit devant moi, sous un aspect nouveau ou inattendu;

6, 105 j'ai tout prévu, et j'ai d'avance tout accompli en pensée. Je ne demande qu'une chose : puisque voici, dit-on, la porte du roi des Enfers et le marais ténébreux où reflue l'Achéron, que l'on me permette d'approcher mon père et de contempler son cher visage; montre-moi la voie, et ouvre-moi les portes sacrées.

6, 110 À travers les flammes et mille traits qui nous poursuivaient, je l'ai recueilli sur mes épaules et arraché du milieu des ennemis; il m'a accompagné au long de mon parcours à travers les mers; il a subi avec moi tous les maux du large et du ciel menaçants, surpassant, malgré son invalidité, les forces et la condition de la vieillesse.

6, 115 Bien plus, il m'ordonnait, me priait d'aller à toi en suppliant, de m'approcher de ton seuil. Dans ta bienveillance, du fils et du père prends pitié, je t'en prie, (car tu peux tout, et ce n'est pas en vain qu'Hécate t'a mise à la tête des bois de l'Averne). Si Orphée a pu faire revenir les Mânes de son épouse

6, 120 par la vertu de sa cithare thrace et de sa lyre mélodieuse, si Pollux, en mourant à son tour, racheta son frère et parcourut tant de fois ce chemin. Et Thésée, pourquoi le mentionner ? Et le grand Alcide ? Moi aussi, je descends du grand Jupiter". Il la priait en ces termes, en tenant la main sur les autels,

6, 125 quand la prophétesse se mit à parler : "Rejeton de sang divin, Troyen, fils d'Anchise, la descente dans l'Averne est facile : nuit et jour, la porte du sombre Dis est ouverte; mais revenir sur ses pas et s'échapper vers les brises d'en haut, voilà l'épreuve, voilà la difficulté. Peu nombreux sont ceux qui,

6, 130 chers à Jupiter le juste, ou emportés vers l'éther par l'ardeur de leur vertu, vrais fils de dieux, y parvinrent. Des forêts occupent toute la zone intermédiaire, et le Cocyte, coulant en sombres méandres, en fait le tour. Si donc tu as l'esprit occupé par une si grande passion, un tel désir de traverser deux fois les marais du Styx, de voir deux fois

6, 135 le noir Tartare, s'il te plaît de te livrer à un effort insensé, apprends ce qu'il faut faire d'abord. Sur un arbre touffu, se cache un rameau d'or, baguette souple couverte de feuilles; il est, dit-on, consacré à Junon infernale. Tout le bois le protège, et les ombres l'enferment dans des vallées ténébreuses.

6, 140 Mais il n'est donné à personne de descendre dans les secrets de la terre avant d'avoir cueilli sur l'arbre la pousse à la chevelure d'or. La belle Proserpine a stipulé qu'on le lui offrirait à titre de présent personnel. Lorsqu'un premier rameau a été arraché, un autre, d'or lui aussi, ne manque pas de surgir, et la tige se couvre de feuilles du même métal.

6, 145 Donc, que tes yeux le cherchent vers le haut, et quand tu l'auras trouvé, que ta main le cueille selon les rites; car il se laissera cueillir facilement, si les destins t'appellent; sinon, tu ne pourras le vaincre par aucune force, ni l'arracher, même à l'aide d'une lame puissante. Outre cela, le corps d'un de tes amis gît sans vie

6, 150 (tu l'ignores, hélas !) et son cadavre souille toute la flotte, pendant que tu consultes les oracles et que t'attardes sur notre seuil. Avant tout, emporte-le dans son lieu de repos, et place-le dans un tombeau. Amène des brebis noires; ce seront les premières victimes expiatoires. À ces conditions tu verras enfin les bois du Styx et les royaumes

6, 155 inaccessibles aux vivants". Elle finit de parler et, bouche serrée, resta muette.

